PQ
2625
.1558M5
1913

O. W. MILOSZ

MIGUEL MAÑARA

MYSTÈRE

EN SIX TABLEAUX

nrf

ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME

U d'/of OTTAWA
39003003417234

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

MIGUEL MAÑARA

DU MÊME AUTEUR

Le Poème des Décadences. Lib. des Mathurins.
Les Sept Solitudes. Henry Jouve, Éditeur.
L'Amoureuse Initiation. *Roman*. Bernard Grasset, Éditeur.
Les Eléments. *Poèmes*. Bibliothèque de l'Occident.
Chefs-d'œuvre lyriques du Nord. Eugène Figuière, Éditeur.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Mephiboseth. *Mystère*.
Frères ennemis. *Roman*.

EN PRÉPARATION

Chefs-d'œuvre lyriques du Nord. Deuxième Série : Pologne, Russie.
Derniers Poèmes.

O. W. MILOSZ

MIGUEL MAÑARA

MYSTÈRE

EN SIX TABLEAUX

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, PARIS
1913

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

20 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES

NUMÉROTÉS A LA PRESSE.

PQ
2625
.I558M5
1913

PERSONNAGES

DON MIGUEL MAÑARA VICENTELO DE LECA. *C'est le Don Juan historique, celui dont les Romantiques ont fait* Don Juan Marana.

DON FERNAND.

DON JAIME.

DON ALPHONSE.

L'ABBÉ DU COUVENT DE LA CARIDAD A SÉVILLE.

DEUX RELIGIEUX DU MÊME ORDRE.

JOHANNÈS MELENDEZ, MENDIANT PARALYTIQUE.

GIROLAMA CARILLO DE MENDOZA.

L'OMBRE.

LES ESPRITS DE LA TERRE.

L'ESPRIT DU CIEL.

VOIX DANS LA FOULE.

La scène est à Séville en l'an de grâce 1656.

I

Château de DON JAIME dans la campagne de Séville. Festin dans une salle brillamment éclairée. La plupart des convives sont déjà pris de vin. DON JAIME, un vieil homme gros et court, à figure bestiale, est debout sur une chaise et réprimande, d'une voix rauque, échansons et valets.

DON JAIME. — Par les saintes blessures ! Je crois qu'on laisse mourir de soif
don Miguel Vicentelo de Leca, chevalier de Calatrava, mon hôte !
A Dieu ne plaise que je vous contraigne, maroufles à face de Carême,
à vous gaver de viande noire ou de graisse jaune,
ou à vous noyer dans le vin.
Nous sommes, — si Notre Seigneur Bacchus ne m'égare, —
dans la plus sainte saison de l'année, entre le Mercredi des Cendres et Pâques

fleuries. Ainsi donc, marauds, de par tous les diables,
jeûnez, jusqu'à ce que le jeûne catholique
vous perce la peau de ses longues dents cariées
qui sont vos propres os de fils de chiennes ;
mais, par Mahom ! j'entends que le service soit fait
comme en temps ordinaire de ripaille et de beuverie ;
sinon, je vous envoie jeûner jusques au dernier jour
dans l'antichambre de Monseigneur l'archevêque,
saint homme archi avaricieux. Holà, du vin, du vin !
ou bien, morbleu, je jure et sacre à vous faire damner tous.

(*On apporte le vin.*)

Et que si la très sainte Inquisition se présente à nos portes,
la main à l'épée, rustres, la main à l'épée et la mèche au canon,
corbleu ! car...

DON MIGUEL. — Maudit braillard, sieds-toi et cesse de faire le rodomont.
Qui ne connaît ici ton antienne de fou !

Cela se croit ennemi de Christ et n'oserait, par ma foi jurée !
faire violence, un Vendredi Saint, à une goton
surprise dans le chemin obscur qui conduit de l'office à la cave.

DON JAIME. — Ah, scélérat, viens sur mon cœur ! Que je t'embrasse
à pleine bouche et à grand bruit. Tu es notre maître à nous tous !
Certes, ce que tu dis là est vrai. Que sommes-nous, nous autres
friponneaux, au regard de toi, que dis-je ! au regard de ton ombre !
Toi, toi, tu es vraiment ce que j'appelle un scélérat !
Est-il beau cette nuit ! Ellénor, Blanca, Lorença,
et toi, Inésile, et toi, là-bas, Cinthia, et vous toutes !
mais regardez-le donc ! Avez-vous jamais, chiennes,
contemplé front plus noble, bouche plus belle, œil plus brûlant ?
Et cette blonde de Venise, ce jabot, corbleu ! ce roi des jabots !
Et cette épée, et cet habit !
— Dis-moi, mon fils, combien as-tu de duchesses sur la conscience ?

PLUSIEURS VOIX. — C'est cela ! C'est cela-même ! Combien de duchesses assises ?
Combien de duchesses à tabouret ?

DON MIGUEL. — Six.

DON JAIME. — De marquises huppées ?

DON MIGUEL. — Sept, huit ou neuf, si le seigneur Eros ne m'égare.

DON JAIME. — De filles nobles et de donzelles du tiers ?

DON MIGUEL. — Entre soixante et cent, si j'ai bonne mémoire.
Il en manque à ma liste.

DON JAIME. — Et de catins ?

DON MIGUEL. — J'en sais une qui m'aima d'amour vrai et qui mourut
de désespoir non-feint.

(Court silence.)

Et qui mourut, Messieurs, presque dans le même temps

que Sœur Madeleine de la Compassion, ravie, par mes soins, à Jésus.

TOUS. — Gloire à Mañara, gloire à Mañara, au plus bas des enfers !

(Tumulte de rires, de cris, cliquetis d'argent et de verres.)

DON MIGUEL. — Je vois avec plaisir, Messieurs, que vous me voulez tous du bien,
et je suis fort touché de ce vœu que vous faites, d'un cœur si grand,
de voir ma chair et mon esprit brûler d'une flamme nouvelle
ailleurs, bien loin d'ici. Je vous jure sur mon honneur et sur la tête
de l'évêque de Rome que votre enfer n'existe pas ; qu'il n'a jamais brûlé
ailleurs que dans la tête d'un Messie fou ou d'un mauvais moine.
Mais nous savons qu'il est, dans l'espace vide de Dieu,
des mondes illuminés d'une joie plus chaude que la nôtre,
des terres inexplorées et très belles, et loin, bien loin de celle-ci

où nous sommes. Faites donc choix, je vous prie,
d'une de ces lointaines et charmeuses planètes
et m'y envoyez, cette nuit même, par la porte vorace du tombeau.
Car le temps est long; car le temps est terriblement long, Messieurs,
et je suis las étrangement de la chienne de vie
que voilà. Ne point gagner Dieu, c'est vétille, à coup sûr,
mais perdre Satan, c'est douleur grande et ennui vaste, par ma foi.
J'ai traîné l'Amour dans le plaisir, et dans la boue, et dans la mort ;
je fus traître, blasphémateur, bourreau ; j'ai accompli
tout cela que peut entreprendre un pauvre diable d'homme
et voyez ! j'ai perdu Satan. Satan s'est retiré de moi.
Je mange l'herbe amère du rocher de l'ennui.
J'ai besogné Vénus avec rage, puis avec malice et dégoût.
Aujourd'hui je lui tordrais le cou en bâillant.
Et ce n'est point la vanité qui parle par ma bouche.
Je ne me pose pas en bourreau insensible.

J'ai souffert, j'ai beaucoup souffert.
L'angoisse m'a fait signe, la jalousie m'a parlé bas, la pitié m'a pris à la gorge.
Même ce furent là les moins menteurs de mes plaisirs.
Eh quoi ! mon aveu vous surprend ; j'entends des rires. Sachez donc
qu'il n'a jamais commis l'action vraiment détestable
celui-là qui n'a pas pleuré sur sa victime.
Certes, dans ma jeunesse, j'ai recherché tout comme vous
la misérable joie, l'Etrangère inquiète
qui vous donne sa vie et ne dit pas son nom.
Toutefois le désir me vint très tôt de poursuivre cela
que vous ne connaîtrez jamais : l'Amour immense, ténébreux et doux.
Plus d'une fois je l'ai cru tenir : ce n'était qu'un fantôme de flamme.
Je l'étreignais, je lui jurais une tendresse d'éternité,
il me brûlait la bouche et m'emplissait de ma propre cendre la tête,
et, lorsque je rouvrais les yeux, le jour hideux de la solitude était là,
le jour si long, si long de la solitude était là, avec un pauvre cœur dans ses mains,

un très pauvre doux cœur léger comme le passereau d'hiver.
Et un soir la Luxure aux yeux vils, au front bas, s'assit sur ma couche
et me contempla en silence, comme on regarde les morts.
Une beauté nouvelle, une douleur nouvelle, un nouveau bien
dont on se lasse vite, afin de mieux goûter le vin d'un mal nouveau,
une nouvelle vie, un infini de vies nouvelles,
voilà ce qu'il me faut, Messieurs : ceci tout simplement, et rien de plus.
Ah ! comment le combler, ce gouffre de la vie ? que faire ?
Car le désir est toujours là, plus fort, plus fou que jamais. C'est comme un incendie de la mer
soufflant sa flamme au plus profond du noir néant universel !
C'est un désir d'embrasser les possibilités infinies !
Ah, Messieurs ! que faisons-nous ici ? que gagnons-nous ici ?
Hélas ! que cette vie est courte pour la science !
et quant aux armes
ce pauvre monde n'aurait pas de quoi nourrir les sombres appétits d'un maître tel que moi ;

et quant aux bonnes œuvres, vous savez quels chiens rogneux,
quelle puante vermine de nuit
sont les hommes ; et vous savez sans doute aussi
qu'un Roi est pauvre chose quand Dieu s'en est allé.

DON ALPHONSE. — Il prêche, par ma foi, fort bien,
notre savantissime docteur
de Belzébuth. Quel geste, quelle voix, quel feu ! mais il ne conclut point.
Et voyez comme ce négateur endurci nous dépeint avec feu un Paradis nouveau !
Je veux savoir, par toutes les cornes de l'Enfer,
ce qu'il attend de nous et de soi-même.
Que ferons-nous ? que feras-tu, mon fils ?

DON MIGUEL. — Vous vous moquerez, je pense, de Dieu, tout comme devant,
et Mañara se moquera de vous, tout comme devant, Messieurs.

DON FERNAND (*à voix basse, penché vers don Miguel*). — Si tu me vois ici malgré mes cheveux blancs, Miguel,

c'est que depuis longtemps j'ai l'œil sur toi.
Je fus l'ami de ton père, don Tomaso de Leca,
j'ai connu ta mère, Dame Girolama Anfriano.
Ta mère était une sainte femme. Ton père était un vaillant gentilhomme
fidèle à son Dieu et à son Roi. Il est mort dans mes bras.
Regarde-moi, Miguel.
Vois, je ne baisse pas les yeux, et ma peau n'est pas plus blanche
parce que je te dis ce que j'ai à te dire :
tu es un lâche et un félon.

DON MIGUEL. — Êtes-vous ivre ou fou, don Fernand,
ou bien las de la vie ?

DON FERNAND. — Tu sais que j'ai vieilli dans les combats très saints
et que je ne me séparerai jamais de mon épée,
pas même dans la mort. J'ai eu quatre chevaux
tués sous moi ; et je parle au Roi face à face
et sans me découvrir. Je pourrais te tirer l'oreille, coquin ;
je me contente cependant de répéter :
tu es un lâche et un félon.

Quiconque fait souffrir les femmes et les trahit
est un lâche et un félon. Et quiconque convoite la
femme de son prochain, est un vil scélérat.
Et quiconque ravit à la dernière des gotons de
village le saint trésor
de sa virginité, puis l'abandonne à la honte, au
désespoir,
quiconque fait cela est un chien et doit mourir de
la mort d'un chien.
Tu n'es pas gentilhomme, Miguel, tu es un
chien.
Ton blason est une chose à clouer au-dessus
d'une porte de mauvais lieu. Est-ce ma faute
si la senteur de ta poudre et de ton fard m'est une
odeur de chien ?
Dis, don Miguel, chevalier de Calatrava, est-ce
ma faute ?
Si ton père vivait, je te cracherais au visage ;
mais voilà,
ton père est mort. Il n'est pas là pour défendre
l'honneur de son sang ; et ta mère n'est plus là
pour essuyer la joue de son enfant et pour le
consoler dans ses bras.
Quoi ! c'est donc cela, c'est donc cela, la chevalerie
d'aujourd'hui !
Mais un juif dans la puanteur de son ghetto

un juif fidèle à son épouse et tendre à ses petits
est mille fois plus gentilhomme que toi !
Pour qui donc nous sommes-nous battus, puissances du Ciel !
Pour qui donc avons-nous versé notre sang,
Seigneur !
Pour qui donc a-t-il sacrifié sa vie, notre Roi,
lui qui n'a même pas aimé selon son cœur, lui qui a pâli
et jauni avant l'âge dans la poudre des parchemins d'Etat !
Hélas !

(Il cache son visage dans ses mains. Assez long silence.)

Ecoute-moi, Miguel. Tu es jeune. Tu as trente ans.
Et tu es riche d'une raison mauvaise, mais puissante.
Trente ans ! Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer !
Trente ans ! C'est comme l'odeur des blés, c'est comme le sourire
de la nuit à la fenêtre où doit apparaître un visage
doucement éclairé par le cœur d'une rose.
Miguel ! Mon fils ! mon enfant ! Je suis un vieux fou !
Je t'ai parlé comme un vieil imbécile ! J'ai été injuste.

J'aimais, moi aussi, les filles, quand j'étais jeune.
Je ne les séduisais pas, je ne m'en moquais pas, je ne les abandonnais pas,
mais je les aimais, je les convoitais. J'ai été jeune, Miguel.
Pardonne. Pardonne au vieux soldat brutal. Je ne suis pas un homme de Cour,
je n'entends rien au beau langage. Dame !
on a eu la vie dure ! Il ne faut pas m'en vouloir.
Il faut me pardonner. Tu es beau, Miguel ; tu as le front haut, les yeux fiers.

Donne-moi la main. Allons, ne boude pas.
Donne-moi la main.

(Court silence. Il considère la main de don Miguel.)

C'est une noble main. Les doigts sont fins, les veines sont bleues
et bleues de ce bleu qu'on ne rencontre plus que rarement.
Et tu ressembles à ton père.

(Long silence.)

Ecoute-moi, Miguel. Il est à Séville, notre bonne vieille cité,
une maison modeste et très ancienne, non loin de l'Église

de la Caridad. La maison appartient à un très vieux seigneur.

Ton père l'a connu. Moi je suis son ami d'enfance. Carillo de Mendoza est son nom. Il est malade et veuf depuis quatre ou cinq ans.

(Court silence.)

Ce Carillo de Mendoza, mon cher enfant,
n'a, pour le consoler de sa longue souffrance,
qu'une fille. Le nom de cette fille, enfant unique, est Girolama.

C'est le nom de ta mère, Miguel.

Le nom de cette fille est donc Girolama
Carillo de Mendoza. C'est une noble fille.

Et c'est une fille très douce et très sage et très belle.

Et elle est à peine sortie de l'enfance.

Tu as trente ans, Miguel. Hélas ! si j'avais trente ans !

Mais tu es le fils de mon ami et je te pardonne tes trente ans.

Tu ne vas jamais à l'Église, scélérat ?

Tu iras à la messe dimanche prochain, Miguel.

Nous nous rencontrerons là, si tu veux. Viens, viens, mon enfant.

C'est à l'Église de la Caridad.

(DON FERNAND sort.

Silence. La plupart des convives

ont quitté la salle du festin. Quelques-uns se sont endormis dans les fauteuils ou sous la table. Des lumignons agonisent : on sent que l'aube approche.

UNE OMBRE écarte un rideau et apparaît à DON MIGUEL.)

L'OMBRE. — Heureux l'homme dont le cœur est comme la pierre du tombeau sous la neige, et dont l'espérance est comme le nom d'un père gravé dans la pierre du tombeau.

Heureux l'homme dont le ventre est comme le lieu où l'on plante la croix
et dont le sang est comme l'épouvante des muets.

Heureux l'homme maudit par sa mère aveugle.
Elle lève le bâton sous la lune.
Le cœur du silence
est déchiré.

Heureux l'homme dont les larmes sont la pluie des tombeaux ruinés

et dont la peau est le bruit du serpent dans
les feuilles.

Heureux l'homme dont le fils naît de la luxure
de l'ennemi !
Son enfant le suit dans le silence de la neige, en
se cachant derrière les arbres
et la froide lune regarde.

Mais malheur, malheur à l'homme conscient
qui préfère, aveugle à la beauté de Dieu,
le vide de l'ennui
aux tourments de la passion
et les tourments de la passion
au vide de l'ennui !

DON MIGUEL. — Esprit, qui es-tu ?

L'OMBRE. — Je suis l'ombre de ta vie passée.

II

Jardin de Séville, devant la maison de Carillo de Mendoza.

GIROLAMA CARILLO. — Je n'avais pas douze ans, Miguel,
quand elle est morte.
Il y aura quatre ans vers la Saint-Jean de décembre.
C'est si beau de mourir ainsi, le cœur pur et la tête claire,
si beau que je me reproche parfois d'avoir tant pleuré.
Mais je n'étais qu'une faible fille, et sans doute mes larmes d'orpheline
n'ont pas offensé Dieu. C'est que l'on est très jeune à douze ans
et même je connais des filles de cet âge qui sont tout-à-fait des enfants.
Depuis, j'ai beaucoup, beaucoup réfléchi. Mon

père était déjà malade. Vous ne connaissez don Clément Carillo que depuis peu,
mais vous avez pu voir qu'il est de naturel un tantet capricieux
et brusque quelquefois, par effet de maladie très longue.
C'est une terrible chose. Être ainsi condamné à l'immobilité.
Surtout pour un gentilhomme habitué à la vie des camps.

DON MIGUEL. — Et comment se fait-il, Girolame, que jamais je ne rencontre
de jeunes filles de votre âge dans cette silencieuse maison ?
Oh, combien votre vie m'apparaît triste, Girolame!

GIROLAME. — Je n'ai pas de compagne de mon âge, don Miguel.
Et je me passe, pour dire le vrai, fort aisément
de la compagnie des filles de mon âge.
Je n'aime, voyez-vous,
ni leur manière de rire, ni leur façon de pleurer.
Et elles parlent des hommes, entre elles, quelquefois,
comme je n'aime pas que l'on parle des hommes

et de l'amour des hommes. Oui, nous menons une vie fort retirée.
L'hiver, je ne quitte guère la maison que pour me rendre à l'Église ;
mais l'été, nous passons nos dimanches à la campagne.
C'est à une heure de Séville. Nous avons là une maison
avec un grand, grand jardin ; et j'aime beaucoup les fleurs,
beaucoup.

DON MIGUEL. — Vous aimez les fleurs, Girolame ?
Et je n'en vois jamais ni en vos cheveux, ni à vos atours.

GIROLAME. — C'est à cause que je n'aime pas les filles qui font
des fleurs une parure comme de soie, ou de blonde, ou de plume colorée.
Je ne mets jamais de fleurs dans mes cheveux
(ils sont assez beaux sans cela, Dieu merci !)
Les fleurs sont de belles vivantes qu'il faut laisser vivre et respirer

l'air du soleil et de la lune. Je ne cueille jamais de fleurs.
On peut très bien aimer, en ce monde où nous sommes,
sans avoir tout de suite envie de tuer son bel amour,
ou de l'emprisonner dans du verre, ou bien, (comme on fait de l'oiseau),
dans une cage où l'eau n'a plus le goût de l'eau,
où la graine d'été n'a plus le goût de la graine.

DON MIGUEL. — Est-ce donc que tout est miel, et rosée, et baume de tendresse en vous, Girolame ? Est-ce donc qu'il n'est pas de lieu obscur en votre cœur ?
Vous ne vous mettez jamais en colère ?

GIROLAME. — Que si, que si !
Et même contre ces fleurs que j'aime tant,
à cause
de leurs noms latins si difficiles à retenir
et qui m'ont valu mainte et mainte semonce de notre abbé
qui, non content d'être bon géomètre, cultive aussi

la science botanique, pour mon très grand déplaisir.
Vous me disiez tantôt que ma vie était triste : je ne partage pas du tout cette façon de voir.
Il y a la maison, le jardin, la leçon quotidienne, les pauvres. Il y a beaucoup, beaucoup de pauvres gens à Séville.
Je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Et puis, il y a les livres.
Car je suis lectrice de mon père. J'ai beaucoup lu.
Je connais presque tous nos poètes ; et dernièrement, nous avons mis la main
sur les Aventures de l'Illustre Chevalier de la Manche.
Mon père et l'abbé ont beaucoup ri, et moi j'avais envie de pleurer.
Comme c'est beau, ces livres qui font à la fois rire et pleurer !
— Mais sans doute, j'abuse de votre patience, don Miguel,
et vous me devez juger bien étourdie et bien bavarde.
Vous avez l'air un peu surpris de me voir si heureuse.
Ne me reprochez pas cette tranquillité d'esprit et de cœur :

je ne néglige aucun de mes devoirs.

DON MIGUEL. — C'est moi, c'est moi qui vous ai priée, Girolame,
de me conter l'histoire de votre chère vie. O douce vie, ô belle et triste fleur !
Ne retirez pas votre main : laissez-la sur mon cœur.
Puisse le battement de mon cœur vous dire, Girolame,
ce que je n'ose confier à ma voix. J'ai tant de choses à vous dire !
J'ai tellement changé depuis le jour de notre rencontre.
C'était à l'Église de la Caridad, vous en souvient-il ?
Vers Pâques fleuries, avant mon départ pour Madrid ;
et le soir même, don Fernand, le vieil ami de votre père,
m'a poussé par les épaules dans cette maison qui me faisait peur.
Car vous connaissez ma vie, car vous connaissez de ma vie
ce que l'on en peut dévoiler à une jeune fille,
et c'est beaucoup, hélas,
et c'est trop, Girolame.

GIROLAME. — J'ai parlé à don Fernand — je ne devrais sans doute pas
vous avouer ces choses — j'ai parlé de vous à don Fernand.
Je ne suis plus une enfant et je trouve que rien ne vaut
la belle franchise. Et don Fernand m'a parlé de vous.
Vous savez comment il est, notre vieil ami don Fernand ;
un peu taquin, mais bon. Il s'est moqué de moi (il m'a connue enfant)
puis tout-à-coup il a changé de ton et aussi de visage.
Et il m'a parlé de vous.

DON MIGUEL. — Hélas, Girolame ! Qu'il n'y ait pas de remède à cette tristesse du cœur !
Ce qui est fait est fait. Car c'est cela, notre vie :
ce qui est accompli est accompli.

GIROLAME. — Je ne partage pas du tout cette façon de voir.
Je ne vois pas ce qu'il y a de si terrible en cela.
Je sais que vous êtes un mauvais sujet, don Miguel,

que vous avez fait pleurer mainte et mainte belle dame.
Mais toutes ces femmes savaient qu'elles faisaient le mal
en vous aimant, et même en vous permettant de les aimer.
Car nulle d'entre elles n'avait reçu de vous le serment,
le grand serment pour l'éternité, don Miguel ;
car nulle d'entre elles n'avait reçu de vous
l'Anneau,
l'Anneau qui rive à jamais l'âme à l'âme, don Miguel.
Ah, elles savaient bien ce qu'elles faisaient, toutes, oui, toutes !

DON MIGUEL. — Silence ! votre voix me fait peur, Girolame !
C'est comme si un rayon de l'été pénétrait tout-à-coup
dans un lieu protégé par les ailes de la nuit, plein de formes
rampantes, de choses rêvées par la maladie des ténèbres.
J'ai vu certain jour une sœur de la Miséricorde
s'aventurer toute seule dans l'enclos rouge des suppliciés.

Ainsi marche votre voix, terrible d'innocence,
ainsi marche votre voix, Girolame, dans mon mauvais cœur.

GIROLAME. — C'est à cause que vous me prenez pour une petite sotte ;
c'est à cause que vous me connaissez mal, don Miguel.
Et c'est à cause, aussi, que je suis petite et faible ;
je suis certaine que vous me prenez en pitié très grande,
que vous craignez de me casser l'aile ou la patte.
Mais je vous permets de me parler librement.
Je n'ai pas peur de vous. Quelque chose en mon cœur me dit
que je suis votre sœur. Je ne crains pas vos yeux sur moi.
Non, Miguel, je ne crains pas vos yeux sur moi.
Je sais bien que vous me regardez quelquefois à la dérobée
comme on regarde un petit animal que l'on voudrait saisir,
et cela me fait toujours rire quand j'y pense.
Vous dites que la femme est faible ; tous les hommes le disent, je crois,

car mon père le dit, et l'abbé le dit, et don Fernand. Et les livres le disent aussi.
Et la femme est faible en effet, mais comme l'oiseau des airs
et comme la souris des champs : ne l'attrape pas qui veut !
Et elles savent bien, allez, ce qu'elles font ; et elles ne se laissent prendre
que lorsque Dieu n'est plus dans leur cœur
et qu'elles ne valent plus la peine d'être prises.
Je sais fort bien ce que je dis et ce que je fais :
s'il en était autrement, serais-je venue ici, toute seule ?
Je tenais beaucoup à me faire connaître de vous, don Miguel.
Car pour vous, je vous connais. Trois mois se sont écoulés
depuis le jour de notre rencontre (à la Caridad, don Miguel) ;
et très certainement vous n'étiez pas comme vous êtes.

DON MIGUEL. — Oui, vous dites vrai, Girolame ; je ne suis pas comme j'étais.
Je vois mieux : et pourtant je n'étais pas aveugle ;

mais c'est la lumière, sans doute, qui faisait défaut ;
car la lumière du dehors est pauvre chose ;
ce n'est point elle qui éclaire notre vie.
Vous avez allumé une lampe dans mon cœur :
et me voici comme le malade qui s'endort dans les ténèbres
avec le charbon de la fièvre sur le front et la glace de l'abandon dans le cœur,
et puis qui se réveille en sursaut dans une belle chambre
où toutes choses baignent dans la musique étale de la lumière ;
et voici, l'ami qu'il pleurait depuis longues années,
l'ami revenu des terres océaniennes est là
qui lui sourit de ses yeux plus calmes, plus sages que jadis,
et toute la famille est là, des vieillards à tête blanche
et des enfants vêtus d'une clarté de moissons, et le gros vieux chien
est là, les larges yeux noyés de rire tendre
et la gueule bien ouverte et pleine de bruits de joie
pour faire fête à l'homme sauvé du déluge des ténèbres !
Voilà quel lieu de paix vous avez fait de mon cœur, Girolame.

Et merci, et grand merci à vous, Girolame !
Sœur très douce ! Car n'avez-vous pas dit, tantôt,
que vous étiez ma sœur ?

GIROLAME. — Vous êtes l'homme sauvé du déluge des ténèbres
et vous êtes faible et pâle et tout étonné encore,
et il faut bien qu'une sœur pense pour vous et parle pour vous
et vous soutienne dans votre marche, et prie Dieu pour vous.
Car n'êtes-vous pas l'homme sauvé de l'eau amère ?
Or donc je suis très certainement votre sœur.

DON MIGUEL. — Mais si vraiment vous êtes ma sœur douce, Girolame,
mais si vraiment vous êtes ma propre douce sœur...
— non, je ne puis le dire, ma voix n'est plus ma voix,
mon cœur n'est plus mon cœur, ma vie n'est plus ma vie...
Girolame, Girolame, donnez-moi votre faible main,
votre très chère main d'amie, de sœur, d'épouse sainte !

GIROLAME. — Parlez-vous à une enfant ou à une femme ?

Prenez garde, le ciel vous entend, don Miguel.

DON MIGUEL. — Je parle à une femme sous le limpide ciel de ma joie,
sous le ciel suspendu au-dessus de nos têtes comme un dais de parfums.
Je vous parle à vous, ô Girolame !
très grande, si vraiment grande que vous me faites peur.
Qu'ai-je fait de ma vie, qu'ai-je fait de mon cœur ?
Que n'ai-je appris plus tôt que j'avais l'âme bonne !
Me pardonnerez-vous ?

GIROLAME. — Il faut bien que je vous pardonne.
Relevez-vous.

DON MIGUEL. — Et — votre main —

GIROLAME. — Il faut bien que je vous la donne.

DON MIGUEL. — Et votre cœur, le refusez-vous à ma joie ?
Dites-moi, votre cœur ?

GIROLAME. — Mon cœur n'est plus à moi.

DON MIGUEL. — Et votre pudeur grande, et votre sainteté,
me les confiez-vous pour le Temps, pour la Vie ?

GIROLAME. — Pour l'Éternité.

DON MIGUEL. — Et m'aimez-vous ? Et m'aimez-vous
d'amour pieux
devant les hommes, devant les hommes ?

GIROLAME. — Devant Dieu.

III

Trois mois après.
Une salle au palais de DON MIGUEL MAÑARA, *à Séville.*
GIROLAMA CARILLO *est couchée sur un petit lit blanc, sans fleurs. Quatre cierges brûlent immobilement.*
DON MIGUEL *est accroupi dans un coin obscur de la salle.*
LES ESPRITS DE LA TERRE.

PREMIER ESPRIT. — Les paupières sont bien fermées, les mâchoires sont bien serrées ;
les bras sont croisés sur la poitrine et les mains se rencontrent
sur une petite croix en bois, aussi dure qu'un os.
La tête repose sur un oreiller, ni trop haut, ni trop bas,
la robe ne fait pas de plis, les pieds se touchent légèrement.
Je suis satisfait de mon ouvrage.

DEUXIÈME ESPRIT. — On a apporté le cercueil ; je l'ai vu.
Il est en argent massif
mais deux hommes vigoureux le soulèveront sans peine
car c'est presque un cercueil d'enfant.

TROISIÈME ESPRIT. — On a ouvert le vieux caveau des Vicentelo de Leca.
Un ordre parfait y règne. Deux ou trois briques à replacer,
quelques coups de truelle, et c'est tout.

PREMIER ESPRIT. — Demain, vers le milieu du jour, il faudra nous rendre, mes frères,
à la maison du vieux Carillo Mendoza.
Le bonhomme, en apprenant la mort de son enfant unique,
est tombé dans les bras de son vieil ami don Fernand, sans un cri,
sans une larme : il n'a pas ouvert la bouche depuis,
et demain c'est le troisième jour.

DON MIGUEL. — Bonnes gens, ne faites pas ce bruit de paroles, je vous prie.
Faites, je vous prie, en silence ce qui doit être fait.

Je ne vous reproche pas, bonnes gens, votre ouvrage ;
mais ne parlez plus entre vous de ma chère morte.
Je sais qu'elle est morte, mais je ne veux pas qu'on en parle comme d'une morte.

PREMIER ESPRIT. — Il nous prend pour des hommes faits comme lui
d'argile et de larmes.
Et c'est son grand amour qui lit ainsi dans le livre fermé des pensées.

DEUXIÈME ESPRIT. — Ses tristes pensées sont comme des voix d'hommes inconnus
dans une maison sombre et glacée.

TROISIÈME ESPRIT. — Il ne faut pas le prendre en pitié.
L'Homme est à la Terre. Il doit adorer l'Esprit de la Terre.

(A don Miguel.)

— Homme d'argile, les larmes ont noyé ta misérable cervelle.
Les paroles sans sel coulent sur ta bouche comme l'eau tiède.
Réveille-toi, regarde, tu es seul.

DON MIGUEL. — Si c'est ma folie qui parle, si c'est vraiment la voix de ma folie que j'entends,

grâces vous soient rendues, ô Seigneur, ô mon Dieu !

Que la Démence prenne ma tête sur ses genoux et me chante à l'oreille : mon petit enfant, mon petit enfant !

Je ne veux pas être bercé par une jeune fille ; les bras des jeunes filles sont froids comme la mort.

Et ne lui dites pas, mes amis, que je pleure ; j'aime mieux qu'elle ne sache pas que je pleure : cela déchirerait son pauvre cœur.

TROISIÈME ESPRIT. — Lève-toi, parle et agis, et pleure comme un homme.

N'es-tu pas un homme, Mañara ? n'es-tu pas un fils de la Douleur ?

Lève-toi ; tes vêtements de deuil sont préparés.

Il te faudra marcher d'un air digne jusqu'à la tombe.

Et prends garde aux flaques de boue du chemin, car voici l'automne.

Trois mois se sont écoulés depuis le jour d'été de ton mariage.

Il ne faut pas négliger le calcul des jours et des mois,
fils de la Terre !

DON MIGUEL. — Je suivrai le cercueil comme un tout petit que l'on mène à l'Église ;
et je ferai tout ce que l'on me dira de faire.
Je suis un pauvre malheureux.
Je ne veux pas que l'on se mette en colère à cause de moi.
Et je n'irai pas me pendre dans la saulée au bord de la rivière.
Et je ne ferai aucune chose que Dieu défend.
Dieu m'a créé, et il faut bien que je vive.

TROISIÈME ESPRIT. — Pense à la terre, fils de la Douleur.
Tout le reste est moquerie.
Tu as un cœur pour l'espérance, et des mains pour le travail.
Il faudra vivre, et vivre longtemps, et dire avec les hommes :
ce m'est une joie.
Et quand tes bras seront brisés, et quand tes vieux os te feront mal,

et quand ta tête sera blanche comme la maladie de l'arbre,
un jour tu te lèveras plus tôt que de coutume
et tu allumeras la faible lampe dans l'heure grise
et tu iras mettre la dernière main à ton ouvrage.

PREMIER ESPRIT.— Mais, sur le seuil, comme une branche sans écorce tu tomberas.
Alors on ouvrira le grand lit froid.

DEUXIÈME ESPRIT. — Et l'on apportera le cercueil.

TROISIÈME ESPRIT. — Et l'on ouvrira le caveau des Vicentelo de Leca.

LES TROIS ESPRITS. — Mais d'ici à ce beau jour, il faut vivre, ô fils de la terre !

(Les Esprits s'éloignent. Long silence. On entend sonner l'heure.)

DON MIGUEL. — Douleur, Douleur, pourquoi m'as-tu donné le jour ?
pourquoi n'as-tu pas écrasé ma tête
entre deux pierres, au bord de l'eau,
entre deux pierres innocentes,

plus charitables que les mamelles de ton amour ?

Tu me dis, Douleur, que tu es ma Mère.
Mais si tu l'es vraiment, tu dois bien savoir
quel enfer se lamente là, ma Mère,
quel enfer se lamente là, dans ce vieux cœur.

Est-ce pour cela que tu m'as bercé
les nuits d'hiver, au clair des cheminées
où pleurait le temps orphelin ?

Dis, est-ce pour cela que tu m'as bercé
avec des larmes et du rêve dans tes tristes yeux,
dans tes chers yeux couleur de voyage et de vent ?

Tu m'as couché dans un berceau :
que ne m'as-tu jeté dans un cercueil !
Tu as baisé mon corps des petits pieds à la pauvre tête :
que n'étais-tu pareille aux bêtes des bois
qui étranglent leur portée, ô ma Mère !

Maudite soit votre douceur, ô vous qui m'avez
enfanté dans la douleur !
Maudit soit votre ventre,
maudit soit votre sein,

ô vous qui m'avez donné ce triste corps, ce solitaire
cœur !

Tu n'es pourtant pas la sœur de la louve
qui accouche affamée au clair d'une lune
triste comme un visage baisé par la peste.
Il fallait laisser la tendresse
aux femelles des bois, dont le poil sent la famine :
n'es-tu pas fille des hommes, ô Douleur ?

Ma mère, ma mère, j'ai tout perdu, ma vie est
veuve,
ma luxure pleure et je suis le père
de l'épouvante, de la folie et de la mort.
O Douleur, ô ma mère, qu'avez-vous fait de moi?
(Silence.)

L'ESPRIT DU CIEL. — Mañara ! Mañara !

DON MIGUEL. — Qui m'appelle ? Je connais
cette voix.
Où l'ai-je entendue, et quand ?
C'est comme si l'écho du cri de la naissance
se réveillait soudain dans le cœur du vieil homme.

L'ESPRIT DU CIEL. — Mañara ! Mañara !
Fils bien-aimé !

DON MIGUEL. — C'est comme le fantôme
d'un doux soleil sur l'eau,
c'est comme la brise vaporeuse dans le pommier.

L'ESPRIT DU CIEL. — Mañara ! Mañara !
Réjouis-toi !

DON MIGUEL. — Je ne te comprends pas.
Parle plus clairement.

L'ESPRIT DU CIEL. — Ouvre l'oreille.

(Court silence. Une procession passe sous les fenêtres.)

CHANT :

La sueur de la mort lui coule sur les yeux.
Il marche sous la Croix sans voir son dernier jour.
Et quelle est donc, ici, la chose belle à voir,
dis-nous, Fils de l'Homme ?

L'eau de ce pays est comme l'œil de l'aveugle,
la pierre de ce pays est comme le cœur du Roi,
l'arbre de ce pays fait un pieu de torture
pour toi, Amour, fils du Ciel.

Il a rompu le pain, il a versé le vin.
Voici la chair, voici le sang

Qui a des oreilles
entende !

Il a prié et s'est levé :
ses bien-aimés étaient couchés sous l'olivier.
Simon, dors-tu ?
Il a crié et s'est levé :
ses petits enfants rêvaient sous l'olivier.
Dormez dorénavant, dit le Fils de l'Homme.

Ils sont venus avec des épées et des lanternes :
" Maître, je vous salue. "
Le frère a baisé le frère sur la joue.
L'oreille droite fut emportée
et la voici guérie : afin que l'homme entende.

Le coq a chanté deux fois :
il n'y a plus d'amour, tout est oublié.
Le coq a chanté dans la solitude
de ton cœur, Fils de l'Homme.

La couronne est sur la tête,
le roseau est dans la main,
le visage est aveugle de crachats et de sang.
Salut, Roi des Juifs.

Les vêtements sont partagés,
les voleurs sont morts.
" J'ai soif ", crie le cœur de la vie.
Mais l'éponge est retombée
et le côté est percé
et tout est accompli.

Maintenant nous savons qu'il est le Fils du Dieu vivant et qu'il est avec nous jusqu'à la fin du monde. Amen.

DON MIGUEL. — Amen.

IV

Parloir du Couvent de la Caridad, à Séville.

DON MIGUEL. — Père, je viens vous demander abri. Et protection.

L'ABBÉ. — Et contre qui, mon fils ?

DON MIGUEL. — Contre moi-même.

L'ABBÉ. — Qui donc es-tu ?

DON MIGUEL. — Mañara.

L'ABBÉ (*reculant d'un pas*). — Votre place n'est pas ici. Vous êtes vêtu d'une odeur de bûcher.

DON MIGUEL. — C'est l'amour de l'Éternel qui me consume, mon père.

(*Il se jette à genoux.*)

L'ABBÉ. — Et que cherchez-vous ici, mon fils ?

DON MIGUEL. — Le châtiment du Dieu jaloux ; l'humilité du cœur ; l'amour de la chose réelle.

L'ABBÉ. — Vous parlez à un pauvre pécheur. Relevez-vous.
Je connais tous vos crimes, don Miguel de Leca ;
mais il faut que le noir aveu coule de la bouche comme la laideur du vomissement.
Le repentir du cœur n'est rien s'il ne remonte aux dents
et n'inonde d'amertume la lèvre. Que si donc vous êtes vraiment
l'ami de Dieu, parlez. Et il faut que Vérité soit nue
sans voile aucun de honte ni de douleur. Dites : j'ai fait ceci, j'ai fait cela.
Parlez.

DON MIGUEL. — Je n'ai pas travaillé six jours. Je n'ai fait aucune œuvre.
Et le septième jour, mon œuvre fut de blasphémer, de cracher sur la terre et sur Dieu.
Je n'ai honoré ni mon père ni ma mère.
Mon père m'a maudit, ma mère est morte de douleur.

J'ai menti. Mille fois j'ai dit : j'aime, alors que tout mon cœur riait d'un mauvais rire.
Et le menteur peut retirer ce qu'il a dit ;
mais moi, comment retirerais-je ce que j'ai dit ?
J'ai dérobé. J'ai volé l'innocence. Mais le pénitent restitue,
et moi, moi, je ne peux pas restituer.
J'ai tué. Et mes victimes sont noires de mon péché devant la face de Dieu
et ordes de leur luxure, la mienne.
J'ai convoité la maison de mon prochain, j'ai même mis le feu de ma convoitise à la demeure de mon prochain.
Et c'est une maison qu'on ne rebâtit pas avec des deniers.
J'ai fait tout cela.
J'ai fait tout cela, mon père.

(Silence.)

Et alors une femme se dressa au tournant du mauvais chemin.
Elle était calme comme le songe de l'eau, belle comme la lumière du miel,
innocente comme le rire des tout-petits.
Elle me parla de Dieu, elle m'apprit à prier.
Le soir, je répétais les mots de sa prière, comme un enfant.

Girolama, c'est le nom de cette femme, mon père.
Girolama Carillo Mendoza, c'est le nom de ma femme, mon père.

L'ABBÉ. — L'amour de cette femme, de cette Girolama était très bon.
Pourquoi donc es-tu ici, et tout en larmes, don Miguel Mañara ?

DON MIGUEL. — Cette femme, cette très-douce et très mienne,
cette femme, cette Girolama, — mon père, elle est morte.

L'ABBÉ. — Allons, pleure s'il le faut, mais ne fais pas ce bruit.

(Il prie un instant, puis relève la tête.)

DON MIGUEL. — Je ne vous ai pas tout dit, père.

L'ABBÉ. — Il ne faut plus nous parler de ces pauvres choses, de ces vétilles,
mon grand enfant, entendez-vous ?
Ce sont là des histoires qu'il faut laisser à ceux que tourmente encore

le grand orgueil des petits péchés.
Mais toi, Miguel, mon grand scélérat, mon fils aimé,
que peux-tu donc avoir à me dire ?
qui ne connaît Mañara, le grand garçon ?
Depuis longtemps j'ai l'œil sur toi. Nous voyons tout, nous autres,
malgré nos yeux dans les bréviaires. Ecoutez-moi :
je vous ai laissé pleurer dans mon sein,
vous avez pleuré et crié comme le nouveau-né.
Et maintenant je lève le doigt, et voyez comme je suis plein de colère,
et écoutez comme je crie : silence !
Que sais-tu de ta douleur, mon fils ?
Que sais-tu donc de ta douleur en moi, mon fils ?
Tu es venu ici pour être bien grondé,
et tu reproches à Pénitence sa voix douce.
Ils sont tous comme cela ; ils sont terribles, ces enfants !
Parce que le Seigneur est doux, ils voudraient s'en gaver et éclater.
Tu es sorti de ta maison comme pour acheter un fruit,
Tu es venu. Tu es ici.
Et tout va bien.

DON MIGUEL. — J'ai peur de votre grande compassion, mon père.
Je me sens tellement enveloppé, enserré de douceur.
Il ne faut pas être si doux, mon père.
Je me sens fondre à votre chère douceur.
J'ai honte. Jamais on ne m'a parlé comme cela.

L'ABBÉ. — Mais si, mais si.
On t'a beaucoup aimé, et tu sais bien, scélérat,
que l'on t'a mainte et mainte fois parlé avec douceur.
Serais-tu ingrat ?
Non. Tu dis cela parce que tu es vêtu de vanités,
parce que tu as les cheveux propres et bien peignés,
parce que tu as un beau pourpoint (Dieu merci, je ne suis pas une fillette !)
et des mains blanches aux doigts lavés et bien polis.
Tu voudrais déjà, je gage, être vêtu de guenilles,
agiter une longue barbe raide de crasse et lourde de pluie
et faire sonner des sols puants dans ta sébile de pénitent, mon gentil damoisel.
Allons, allons, ne pleure pas, mon enfant.
Non ! il ne veut pas sourire, mon moine mendiant !
Je ne peux pas arriver à le faire sourire !

Tu ne comprends donc pas, mon fils ?
C'est que tu penses à des choses qui ne sont plus,
(et qui n'ont jamais été, mon enfant).
Faut-il donc te répéter que tu es venu, que tu es ici,
que tout va bien ?
Que peut-il bien s'imaginer, Seigneur ?

DON MIGUEL. — Comment faites-vous, mon père, pour lire de la sorte dans mon cœur ?
Vous ne m'avez même pas laissé le temps de vous ouvrir mon cœur.
Comment faites-vous, mon père, pour lire de la sorte dans mon cœur,
livre fermé ?

L'ABBÉ. — Relève-toi. Tu fais là une drôle de figure.
Et ne m'embrasse plus les genoux. Ne peux-tu pas te tenir tranquille ?
Je vais faire préparer ta cellule. Tu m'entends ?
Je veux t'avoir tout près de moi. Tes nuits seront longues, désertes et rudes ;
attends un peu, homme vêtu de vanités !
Tu verras un peu ce que c'est, et tu sauras comment on prie, tout seul, la nuit,
entre quatre murs d'éternité.

Ah, ce ne sont pas vos fontaines de larmes sous la lune
ces prières entre quatre murs qui font les sourds,
ces litanies vierges de pensée et nues de raison,
et longues comme l'ombre de l'amour qui fuit.
Je veux t'avoir tout près de moi.
Mais tu ne m'appelleras jamais, tu entends ?
Tu te diras seulement : le père est là, derrière ces murs qui ne font jamais de songes.
Le père est là, il est vieux et il dort sur ses trois planches.
Et moi, je suis tout seul avec le cœur de la pierre,
et je souffle mes prières dans les oreilles de la pierre.
Car vous dites, vous autres, hommes vêtus de couleurs,
que les murs ont des oreilles pour vos complots et vos blasphèmes.
Mais ici, où la vie est autre chose qu'un sourire dans du fard
ou qu'une larme de femme tombée sur du verre,
ici les pierres sont pleines d'une patience qui attend
et d'une attente qui écoute.

DON MIGUEL. — Sombre cellule ! Image de mon cœur !

Adorable mortification !
Silence des catacombes ! Comme je vous aime déjà !

L'ABBÉ. — L'amour et la précipitation font mauvais ménage, Mañara.
C'est à la patience que l'on mesure l'amour.
Un pas égal et sûr : c'est là l'allure de l'amour,
qu'il chemine entre deux haies de jasmin, au bras d'une fille,
ou seul entre deux rangées de tombeaux.
Patience.
Vous n'êtes pas venu ici, Monsieur, pour être roué.
La vie est longue ici.
Il faut une enfance et une éducation, une jeunesse et un enseignement,
une maturité curieuse du poids honnête des choses
et une lente vieillesse amoureuse du tombeau.
Il faut donc nous mouvoir avec quelle prudence !
Car la haire brûlante n'aime pas la violence qui éteint la démangeaison dans le sang
et il faut se tenir bien coi dans un cercueil étroit et court
pour peu que l'on s'y blottisse avec le sain désir de dormir une heure ou deux
d'un somme vide et profond comme l'instant.

Faire couler son sang, c'est chose doucement perfide ;
et l'insomnie consume le cœur.
Or la vie est longue ici, m'entendez-vous ?
La faim trop passionnée est aussi une tentation.
Il faut broyer l'herbe mauvaise et la racine tiède d'une mâchoire d'animal
qui a une belle prairie et de longues, longues heures d'été devant soi.
Et il faut parler à l'Eternité en syllabes précieuses et claires
même la nuit, quand son amour prend à la gorge comme l'assassin.
Sache aussi qu'il est excellent de s'en tenir au verbe ordonné,
digue de granit pour les grandes eaux amères de ton amour !
Car il faut que prière soit jeûne avant d'être festin,
et nudité du cœur avant d'être manteau de ciel bruissant de mondes.
Un jour viendra peut-être où Dieu te permettra
d'entrer brutalement, comme une hache, dans la chair de l'arbre,
et de tomber follement, comme une pierre, dans la nuit de l'eau,

et de te glisser en chantant, comme le feu, dans le cœur du métal.
Ce jour-là tu sauras de quelle chair est fait le monde,
et tu parleras librement à l'âme du monde
de l'Arbre, de l'Eau et du Métal,
et tu lui parleras avec la voix du vent et de la pluie
et de la femme amoureuse !
O mon fils ! l'homme a crié bien des fois,
non point prosterné, mais debout devant Dieu !
lui soufflant son amour en pleine face,
comme un incendie de forêt ou de grande ville,
et le Seigneur riait parce que les Anges avaient peur.
Tout cela peut bien venir un jour, quand le serpent, mon cher enfant, aura fait peau neuve.
Mais il faut commencer par le commencement : tout est là.
Mordre la pierre et aboyer : Seigneur, Seigneur, Seigneur !
c'est besogner en pleurant une femme sans cœur.
Il faut laisser cela aux trahis qui soupirent une nuit, ou six mois, ou dix ans.
Ici la vie est longue.
Tu te garderas donc d'inventer des prières.
Tu chanteras humblement avec le livre des pauvres d'esprit.

Et tu attendras.
De la dernière étincelle nocturne de ta démence jaillira la première aurore !
Le cratère du cœur hurle et tonne et le noir vomissement
déchire la nue puis retombe en famine grise sur le champ et la vigne.
Et telle est la prière dévastatrice de la passion.
Mais quand le cœur s'est endormi dans le baume des années,
quand la chair est morte et quand le sang a blanchi et quand la moëlle s'est desséchée,
et quand l'amour passé et quand la douleur passée,
quand l'amour et la douleur et la haine
sont devenus fantômes où l'épée se noie comme dans l'eau
et où la lèvre ne heurte plus que sa propre gerçure, comme dans la vapeur du verre,
c'est alors que l'on parle à Dieu non plus de soi-même
et de son misérable malheur, mais de l'homme,
et de l'écume, et du sable,
et du vent et de la pluie ! Sais-tu quel saint a dit:
voici mon frère le vent, voici ma sœur la pluie ?
O mon enfant ! Si tu savais quelles choses l'homme sait dire à Dieu

quand la chair de l'homme se fait cri, cri de Dieu s'adorant soi-même !
— Tu n'as pas le visage d'un homme qui écoute, Miguel.
Tu penses trop à ta douleur.
Pourquoi cherches-tu la douleur ?
Pourquoi crains-tu de perdre celle qui t'a su trouver?
Pénitence n'est pas douleur. Elle est Amour.

DON MIGUEL. — Je vous entends, mon père.
Loin de moi le pauvre désir
de noyer mon infamie dans l'ivresse de ma douleur !
Que les mains de Dieu mesurent l'amère ration du jour et de la nuit
et non les miennes ! Non, le beau ciel innocent ne dira pas :
voici Mañara qui m'apporte une douleur barbouillée de couleur odorante
comme la peau de la prostituée qui pleure !
Non, mon père !
Vous aurez en moi un animal doux pour faire tourner votre moulin,
un bœuf qui se laissera huiler le cou et les flancs
de cette pitié qui cicatrise la morsure de l'aiguillon
et endort pour la nuit la brûlure pâle du chanvre.
Afin que l'aube nous trouve vaillants !

Et joyeux comme le cri pieux du coq !
Et pleins d'une vigueur affamée d'expiation !

L'ABBÉ. — Bonté du Ciel !
il babille déjà, mon Mañara, comme un moine
qui mendie pour ses pauvres au milieu d'une foule rieuse et bariolée,
dans le beau midi de dimanche, quand sonne le soleil chrétien
et quand toute la ville sent la messe trop longue et la victuaille de choix.
Eh, tout beau, tout beau, Monsieur.
Faites économie d'éloquence et de chaleur, je vous prie,
pour le jour d'automne et le soir d'hiver,
quand il vous faudra, pieds-nus, sale et vêtu d'une odeur d'années,
faire sonner la sébile sous la fenêtre du bigot, à la porte du vieux marchand
avaricieux, ou dans le vestibule de la prostituée généreuse à faire pleurer.
Eh, tout beau, tout beau, Monsieur. Nous n'y sommes pas encore.
Je regarde et je vois, le ciel me pardonne !
non pas l'âne pelé à l'échine creuse,
monture du pain de la semaine,

non pas l'âne du moulin qui vient manger dans la
main du frère portier,
mais très certainement un cheval de bataille nourri
d'orge,
lavé dans le sable de Mauritanie,
et éperonné par le païen.
Quelle flamme ! Quelle redoutable impatience !
Du calme, du calme, mon cher enfant.
Et avec un peu de bonne volonté tout ira bien.
Je vais, de ce pas, donner les ordres nécessaires.
(Exit.)

DON MIGUEL. — Voici la lune, voici la terre,
voici l'homme très faible et sa grande douleur.
Cependant, malgré toutes ces choses qui sont,
je n'ose pas dire que Tu es.

Qui suis-je donc pour oser dire que Tu es ?
Je ne suis sûr, je n'ai le droit
d'être certain que d'une seule chose :
de mon amour, de mon amour,
de mon aveugle amour de Toi.

Rien n'est pur, hormis mon amour de Toi ;
rien n'est grand, hormis mon amour de Toi,
rien n'est beau, hormis mon amour de Toi.

Le rêve s'est évanoui,
la passion a fui,
le souvenir s'est effacé.
Amour est resté.

Rien n'est sincère, hormis mon amour de Toi,
rien n'est réel, hormis mon amour de Toi
rien n'est immortel, hormis mon amour en Toi.

Car je ne suis qu'un mort parmi les morts que j'ai aimés,
car je ne suis qu'un nom qui remplit de sable la bouche des vivants.
Amour est resté.

Ha ! la Beauté !
la triste, la pauvre Beauté !
Mais je veux louer la Beauté
car c'est d'elle que naît la Douleur,
la bien-aimée du Bien-aimé.

Ton grand amour me brûle le cœur,
ton grand amour — ma certitude unique.
O larmes ! ô faim d'éternité ! ô joie !
Hélas ! pardonne !
Hélas ! aime-moi !

V

Devant l'Église de la Caridad, à Séville. Foule endimanchée et joyeuse.

Deux religieux de l'ordre de la Caridad sur le devant de la scène.

PREMIER RELIGIEUX. — Eh bien, que vous en semble, frère ?
Pour moi, j'en suis encore comme le feuillage du tremble.
Qu'un langage si simple vous emplisse de ciel et la tête et le cœur,
c'est chose, en vérité, qui passe l'entendement.
J'eus fort à faire, surtout vers la fin du discours,
de réprimer mes larmes ; et j'ai là, au creux du gosier,
une toux étouffée qui brûle comme l'ortie.
Le saint homme que Frère Miguel de Dieu ! et l'habile orateur !

Je veux attendre ici notre révérend Père et m'enquérir
de l'effet qu'un si beau langage peut avoir sur le cœur de Dieu.
Je ne suis pas grand clerc ; je lis mal dans les livres;
la bêche et le râteau sont mes compagnons ordinaires ; et qu'un mot un tantet,
un tantinet savant me vienne taquiner l'oreille, me voilà muet
comme l'ami ver de terre.
Aujourd'hui, cependant, j'ai tout compris ; la bonne parole du pénitent
est tombée dans mon cœur comme poignée de graine rare.
Et savez-vous qu'il me fallut, au début du sermon,
mordre la lèvre et fermer l'œil, pour ne pas rire ?
Est-ce ainsi que l'on parle de Notre Seigneur, pensai-je ;
voilà un langage de muletier ou de vieille femme;
et sommes-nous des enfants, pour qu'on nous dise ces choses ?
Et puis, tout-à-coup je sentis que cette voix venait non point de bouche d'homme, mais comme des lèvres d'une blessure profonde.
Et lorsqu'il nous parla du Seigneur marchant sur la mer

son éloquence se fit douce à mon oreille comme
la voix des grandes eaux
soudain calmées et pénétrées d'une lumière de
tendresse.

DEUXIÈME RELIGIEUX. — J'ai suivi
comme vous, mon frère, en tous ses points
le singulier discours. J'en ai goûté le mouvement
et la couleur,
mais voilà ! j'ai jauni parmi les parchemins
et ma vieille tête est celle d'un bibliothécaire.
Hélas ! qu'est-ce que de l'homme !
Certes, le franc-parler peut être enchantement,
mais le parler trop franc fleure souvent l'hérésie ;
et le laisser-aller de la passion (si aimable qu'il
nous paraisse)
ne vaudra jamais, à mon sens, une ordonnance
bien pesée.

PREMIER RELIGIEUX. — Il me siérait mal,
à coup sûr, de vous contredire, mon frère ;
les sermonnaires les plus lourds en savent moins
long que vous.
Convenez, toutefois, que la parole fut édifiante
et que, venue du cœur, elle trouva le chemin du
cœur.

Considérez aussi la vie de Mañara, son passé
détestable, son repentir
ardent; cet amour du pauvre qui l'aiguillonne de feu
et qui le fait courir dès l'aube, sale comme un
pourceau,
la barbe au vent, la faim et la soif dans la bouche,
une sébile à la main; cette terrible humilité
qui lui frappe les genoux, vingt fois du jour,
comme d'une pierre,
et le jette, tout en pleurs, aux pieds du mendiant
moqueur
ou sur le dur chemin de la prostituée; cette bouf-
fonne tendresse pour les tout-petits
qui vaut à notre fou, de la part des mères ravies,
des caresses comme on en fait à l'ânesse, à la
vache;
(et moi aussi, je me surprends parfois à lui parler
trop doucement,
comme quand on découvre, d'un coup de bêche
mortel, le terrier
de quelque misérable bête de potager).
Considérez encore cette amère gratitude qui lui fait
de toute la terre des douleurs et des péchés
une hostie douce à la salive, un prie-Dieu douillet:
ne l'ai-je pas surpris, un jour, prosterné dans un
champ

et parlant à la glaise sourde comme à sa mère ?
et (c'était un dimanche de l'autre mois), ne l'ai-je pas vu
courir à la pierre qu'un ivrogne lui jeta, la ramasser et la baiser très tendrement ?
— Mais le voici qui sort de l'Église, environné de gueusants.
Voyez comme il babille, tout rouge et essoufflé,
avec le révérend Abbé qui lui sourit.
Jamais je ne l'ai vu si joyeux, si enfant.

DEUXIÈME RELIGIEUX. — Qu'est ceci ?

(Le mendiant paralytique JOHANNÈS MELENDEZ, tout recroquevillé, se traîne lamentablement hors de l'Église. Des cris et des rires l'accueillent sur la place.)

UNE VOIX D'HOMME. — Voici notre vieux béquillard coureur d'églises,
voici Johannès Melendez, le vieux voleur
que la colère de Dieu a frappé.
Venez, venez tous par ici.
Il est permis de rire un brin après les longues litanies.

UNE VOIX D'ENFANT. — Je vais lui envoyer cette pierre dans les dents.
Mon chien l'a mordu hier et il m'a appelé
d'une voix caressante, sans doute pour me battre.

(La pierre frappe JOHANNÈS en pleine poitrine. Il tombe en poussant un cri.)

DON MIGUEL. — Seigneur ! on a frappé un pauvre, un malade, un vieillard,
et je vois des visages d'hommes et de chrétiens s'éclairer de plaisir, comme si le bateleur
avait déroulé son tapis.

UNE VOIX DE FEMME. — C'est Johannès Melendez, le vieux corbeau voleur et boiteux
qu'un enfant a frappé d'une pierre, bon moine.
Ce n'est que Johannès, le gibier de potence, que l'on a relâché
l'hiver dernier, après quatorze ans de galères.
On ferait bien de le tuer comme un vieux chien qu'il est.
Quand on lui jette un os, il se met à prier, pour se moquer de vous,
et puis revient, à l'heure grise, voler la pâtée du chien des honnêtes gens.

DON MIGUEL. — Johannès ! Johannès ! M'entends-tu ?

JOHANNÈS. — Vous êtes le saint moine Mañara.
Je reconnais votre voix.
C'est une douce voix.

DON MIGUEL. — Johannès, recommande ton âme à Dieu ; tu as la face
d'un homme qui va mourir.

JOHANNÈS. — Hélas, non. L'heure n'a pas sonné. Ne vous inquiétez pas, bon moine.
Hélas, non. Malgré mon grand âge et ma faiblesse et ma douleur,
Dieu me refuse le sommeil. Il me faudra vivre des jours et des jours,
des nuits et des nuits ; ramper comme le ver,
gémir comme l'essieu que l'on n'a pas graissé,
disputer l'os sans moëlle au chien abandonné.
L'instant n'est pas venu.
L'expiation est longue, bon moine.

DON MIGUEL. — L'expiation est très longue, Johannès ;
mais l'expiation est très douce aussi, Johannès.

Et tu ne parles pas comme un ennemi de Dieu.

JOHANNÈS. — Je fus longtemps, longtemps un ennemi de Dieu
tout comme mon père le bandit et ma mère la fille publique.
Ma triste mère n'eut pas le courage de m'étrangler ;
elle m'a nourri
de son lait de voleuse sur sa couche de prostituée.
J'avais huit ans lorsqu'un prêtre fornicateur,
touché de compassion, me parla du Père, du Fils et de l'Esprit,
et, me voyant pleurer, pleura amèrement.
C'est lui qui m'apprit à prier, et j'ai souvent prié pour lui,
le mauvais prêtre, et pour ma misérable mère.
Et lorsque vint le temps très doux d'aimer,
mon cœur s'éprit
d'une jeune bohémienne, sauvage comme moi,
comme moi méprisée.
Elle m'aima et sa tribu la chassa comme une chienne
à cause de cet amour pour un bâtard de chrétien.
Les jours étaient durs, les jours étaient durs, bon moine.
Alors je dérobai, — pour nourrir sa douce bouche de femme.

La vie des galères me mangea lentement les os ;
et quand mes jambes furent molles comme le linge sous la pluie,
on me jeta sur le rivage avec une paire de béquilles
et je suis venu mourir ici, où Dieu m'a fait naître.

DON MIGUEL. — Seigneur, Seigneur, je vous appelle de Capernaüm.
Seigneur, Seigneur, j'élève la voix au pays des Gadaréniens ;
Seigneur, Seigneur, me voici dans la contrée de Génézareth ;
Seigneur, Seigneur, je pense à vous aux confins de Tyr et de Sidon ;
Seigneur, Seigneur, ma voix vous arrive du pays de Décapolis ;
Seigneur, Seigneur, je crie vers vous de Bethsaïda ;
Seigneur, Seigneur, venez à mon secours aux confins de la Judée, au delà du Jourdain. Amen.

(Au paralytique :)

Tu as beaucoup souffert des hommes, mon frère Johannès.
Et quel nom donnes-tu à Dieu, dans tes pensées ? l'appelles-tu Douleur, ou Justice, ou Vengeance ?

JOHANNÈS. — Je lui donne le nom qui est le sien propre, frère Mañara ;
celui que vous avez vous-même crié tantôt, au prône,
bon frère Mañara.

DON MIGUEL. — Et quel est-il ?

JOHANNÈS. — Amour.

DON MIGUEL. — Jette tes béquilles.

(JOHANNÈS, après un court instant d'hésitation, jette au loin les béquilles.)

DON MIGUEL. — Lève-toi et va.

(JOHANNÈS MELENDEZ se lève et sans regarder personne, court à l'Église en criant d'une voix terrible : Hosanna ! Hosanna !

L'ABBÉ DE LA CARIDAD et les moines baisent la robe de DON MIGUEL MAÑARA. Le peuple crie : Miracle ! *et se jette à genoux implorant la bénédiction du Pénitent.)*

VI

Une cour du Couvent de la Caridad. Silence des derniers moments de la nuit. Le ciel est semé d'étoiles, cependant le jour semble déjà être là.

Une petite porte s'ouvre sans bruit. MIGUEL MAÑARA *apparaît, une lanterne à la main, une besace sur l'épaule. Il est très âgé ; ses cheveux sont blancs, ses mains tremblent. Il s'appuie sur un bâton.*

DON MIGUEL. — O mon cœur ! ô mon enfant ! tu n'as pas dormi, et voici le jour.
Voici le jour : il vient et s'étonne de trouver au ciel la lune d'hier.
Te voici seul sous les froides larmes d'une nuit perdue pour toujours,
seul avec tes pensées d'hier, comme l'herbe fauchée.
O visage en pleurs ! ô sévère Eternité !

(Silence.)

Ils sont morts. Je suis environné de dormeurs inconnus.
Ceux que mon cœur aima sont morts depuis longtemps.
Un seul m'a vu vieillir : le frère jardinier,
celui qui connaît la pensée des herbes et les projets de l'air.
Tous les autres sont morts.
O lune du matin ! ô triste regard de l'Eternité !

(Silence.)

Tout n'a pas été dit, tout n'a pas été fait.
Il faut prier, il faut agir.
Le cœur immense de l'angoisse est comme le bruit de l'aile cassée sur l'eau. Toute la nuit, toute la nuit !
l'angoisse était à mon côté comme une épouse qui aime
et que depuis longtemps on a cessé d'aimer.

(Silence.)

Je me suis levé plus tôt que de coutume et j'ai joint ces mains fortes dans la clarté de la lampe.
J'ai fort à faire aujourd'hui, et mon cœur a raison d'aimer la faible lampe du matin
et la prière machinale dans le froid vide et bleu

qui ne tombe pas de la lune et qui n'est pas le souffle du matin.

(Silence.)

O lune du matin ! Comme tu as le visage de ceux qui voient des choses étranges et profondes !
L'affamé happe son souffle et le mange, et s'endort dans l'eau de sa faiblesse.
L'ouvrier malade rassemble ses outils en toussant.
La fille abandonnée reconnaît avec effroi la mansarde,
l'éclat de miroir et le balai : elle regarde hébétée son ventre de marâtre,
et pense tout soudain au grincement du puits.

(Silence.)

Seigneur, Seigneur, donnez-nous notre espoir quotidien !
O Père et Fils, donne-nous notre courage quotidien !
Comme le mendiant lépreux, le dos collé à la muraille, tend son écuelle vers la soupe,
ainsi tendrai-je mon jeune cœur vers la chaleur embaumée de l'amoureuse vie !
Donnez-moi ma ration quotidienne d'amour et mesurez-la moi très généreusement,
à cause des autres :

afin que j'aille, repu, vers ceux qui ne vous aiment pas et qui m'insultent ;
et que je dise : telle est sa libéralité. Car ce ne sont point là ses dons du cœur,
mais seulement les miettes balayées de sa nappe ;
et voici ce qui reste dans l'écuelle du serviteur indigne et repu.
O rue ! ô ville ! ô royaume ! ô terre ! viens et mange !
Car tel est le Très-Haut, car tel est le Seigneur Amour !
Je suis Mañara, celui qui ment lorsqu'il dit : j'aime.
Et parce que j'ai dit à l'Éternel que je l'aimais, mon cœur est joyeux et mes mains
sont désirables comme des pains.
Que dit Paul le mauvais cœur, et que dit Marie la prostituée ?
Que cela qui a été volé et perdu a été volé et perdu.
Je suis Mañara. Et celui que j'aime me dit : ces choses n'ont pas été.
S'il a dérobé, s'il a tué : que ces choses n'aient pas été !
Lui seul est.

(Silence. L'aube apparaît à l'horizon.)

Le silence a l'odeur du pommier qui rêve, l'air revêt sa robe d'ange.

Le souffle de la terre est comme le bâillement du bœuf.

La muraille prend la couleur de l'amandier.

Voici l'aurore.

Le puits gémit comme l'écolier paresseux. L'écho se lève de sa couche.

Voici les porteurs d'eau. La paille des étables remue.

Le coq, le coq chante à faire pleurer le cœur.

Voici le jour.

O terre ! ô bien aimée !

(Il souffle la lanterne, puis tend l'oreille.)

Et j'entends la cloche : un, deux, trois, quatre, cinq !

Heure du moine.

Et j'entends la trompette : Tra ra ! Tra ra ra !

Heure du soldat.

(Il se dirige vers la porte de la rue ; mais soudain, sur le seuil, se dresse une forme emmitouflée dans un manteau sombre.)

L'INCONNU. — Arrête.

DON MIGUEL. — Je ne connais pas cet homme
et la porte est close.
Il n'a pas pu sauter le mur.

L'INCONNU. — Tu t'es levé plus tôt que de coutume, Mañara,
tu as allumé la faible lampe et tu as prié.
Et maintenant tu veux mettre la dernière main à ton ouvrage.

DON MIGUEL. — Très certainement je rêve debout. Cependant je reconnais la voix
et il me souvient des paroles.
C'était il y a longtemps, longtemps.
Où donc ai-je entendu cela ?
Mais nous perdons là notre temps.
Allons, vieux cœur, courage ! et vous, mes vieilles jambes, en avant !

L'INCONNU. — Arrête.
Le jeu a trop duré. Toutes choses ont fait leur temps.
Nous n'irons pas porter le pain que voilà aux petits enfants,
l'écuelle neuve que voilà à Pablo Perez, notre beau violoneur aveugle.

Toutes choses ont fait leur temps, Mañara.
Il est un temps pour la jeunesse, il est un temps pour la vieillesse.
Puis vient la mort.
Ainsi parle l'Esprit de la Terre.

DON MIGUEL. — Un voile flotte devant la vue, les jambes s'enfoncent dans le sable,
le ventre se serre, l'angoisse prend à la gorge.

L'ESPRIT. — Je suis l'Esprit de la Terre. Prends garde.
Tu as un nom de fantôme sur la bouche. Moi, je suis.
Je suis vraiment, par le cœur et la raison de l'Homme.
Regarde-moi. J'ai revêtu ma forme véritable.
Voici le Seigneur, voici le Prince des Royaumes de la Terre.
Reconnais-moi.

(Il entr'ouvre son manteau.)

DON MIGUEL. — Oh ! terrible visage !
— Oh ! triste visage...

L'ESPRIT. — Je suis celui qui est. Je suis le cœur de la terre. Tout le reste est moquerie.

Comme le beau voleur enveloppe de ses bras la prostituée éperdue,
ainsi je serre la chaude terre contre mon sein.
Écoute comme la terre, la fille au large ventre, vous raille
chasseurs de fantômes, hochets creux de la Justice.
Écoute, écoute ce qu'elle souffle dans l'oreille velue, la très-aimante :
" Que connaissent-ils de moi, ces châtrés ? je leur fais payer cher la joie de mon odeur.
Toi, toi tu es mon amant et mon maître ! l'injure épice ta bouche,
ta main aux poils mouvants est chaude sur ma tête.
Je te porterai de beaux enfants royaux qui aimeront l'or mystérieux et la vapeur du sang.
Je leur ferai un front bas comme le tien, ô mon amour,
et des mains énormes, et de larges bouches lécheuses, mon amour ;
et leurs visages seront chauds et pâles comme la foudre.
Et dès le premier jour ils chercheront leur joie dans la douleur des petits. "
— Ainsi parle la Terre à son Seigneur, à son amant.

" Nous ferons à notre enfant une couche d'écarlate
et ses deux seins appelleront le passant
comme les fontaines de la ville, comme les sources
non-scellées.
Et notre fille sera belle comme la grenade rompue
par le poids de sa chute.
Et elle dira avec un zézaiement de lait : l'amour
ne saurait être péché.
Et voilà ! ton estampille royale transparaîtra sur
son visage
longuement baisé par le feu qui passe et oublie.
Sa langue sera alors comme la tête du reptile
dansant
et l'ombre des heures de joie s'incrustera dans le
cadran de sa face.
Et un jour son visage sera comme un ventre.
Alors tu la couvriras de ton manteau et lui feras
des petits. "
— Ainsi parle la Terre à son Seigneur, à son amant.
" Les fils seront vêtus de fer, les filles luiront de
parfums.
Et l'or sonnera sur les tables. Et les ventres s'of-
friront au plus offrant.
Quiconque aura le cœur doux et rencontrera mon
regard
sera comme l'insecte effrayé dans le pli de la pierre.

Il regardera sa mère et dira : je flaire la trahison,
car n'est-ce pas là un visage de vieille qui aboie à la lune ?
Et il aura sommeil et n'osera pas confier sa tête
au sein de l'épouse : car l'adultère aura passé par là.
Et ils ont beau rire ! L'adultère fait des rêves de poisons !
Et l'homme appellera sa fille, la vierge, et apercevant sa bouche, il baissera la tête. "
— Ainsi parle la Terre à son Seigneur, à son amant.
" Et l'homme confiera son héritage au cloporte des ruines, à la racine de l'ortie,
en un lieu que son frère aux yeux ardents ne visite pas.
Et le mensonge sera sur toutes les bouches, et le désir secret de la mort dans tous les cœurs.
Le plus fort et le plus vorace d'entre nos fils sera roi
et le plus faible et le plus fourbe sera prêtre ;
et ils se donneront la main et riront sous cape.
Et sur la Montagne de la Tentation, une fois l'an,
tu souffleras sur le feu secret à travers la vocifération du cratère ;
et ce qui doit nager, marchera comme la bête des bois ;

et ce qui doit ramper, volera comme le feu. Et la vermine des murailles nous viendra révéler la pensée secrète de l'homme."

— Ainsi parle la Terre au Prince des Royaumes de la Terre.

— Allons, Mañara, lève-toi : tu sais bien que tu m'appartiens.

Ne m'as-tu pas donné le meilleur de toi-même, la poésie de ta jeunesse ?

DON MIGUEL *(élevant les mains au ciel).* — Je suis voyageur en la terre ; ne cache point de moi tes commandements.

(Ps. CXIX, 19. *Guimel.)*

Ne t'éloigne point de moi ; car la détresse est près de moi, et il n'y a personne qui me secoure.

(XXII, 11.*)*

Mon âme est attachée à la poudre ; fais-moi revivre selon ta parole.

(CXIX, 25. *Daleth.)*

Enseigne-moi d'avoir bon sens et connaissance, car j'ai ajouté foi à tes commandements.

(CXIX, 66. *Teth.)*

Sois attentif à mon cri, car je suis devenu fort chétif.

(CXLII, 6.*)*

Délivre-moi du lieu où je suis renfermé.

(CXLII, 7.)

(L'apparition se dissipe.)

L'ESPRIT DU CIEL. — Miguel ! Miguel !

DON MIGUEL. — Me voici.

(Très long silence.

Un lézard vient se chauffer sur une pierre à côté de l'homme mort.

La petite porte du couvent s'ouvre lentement. Entre LE FRÈRE JARDINIER, — c'est LE PREMIER RELIGIEUX du 5e tableau. — Il est extrêmement âgé et comme cassé. Il marche à tout petits pas en regardant la terre. Arrivé devant le cadavre de MIGUEL, il s'arrête sans manifester aucune surprise.)

LE FRÈRE JARDINIER. — Frère Miguel ! dormez-vous ?

(Il le touche légèrement.

Silence.

Il récite une courte prière et fait un large signe de croix embrassant les quatre horizons.)

Maintenant, je suis seul.
Maintenant, je suis seul au milieu des vivants
comme la branche nue dont le bruit sec fait peur au vent du soir.
Mais mon cœur est joyeux comme le nid qui se souvient
et comme la terre qui espère sous la neige.
A cause que je sais que toutes choses sont où elles doivent être
et vont où elles doivent aller :
au lieu assigné par une sagesse qui (le Ciel en soit loué !)
n'est pas la nôtre.

(*Il considère longuement le visage calme de MIGUEL.*)

Voici ton frère, Madeleine.
Voici ton frère, Thérèse.

A LA LOUANGE DU CHRIST.

AMEN.

ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

POÉSIE :

GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS.

HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
Préface de Mme DE NOAILLES.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE.

CORRESPONDANCE :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE
— à HENRI VANDEPUTTE.

ROMANS :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE.

JEAN RICHARD BLOCH : LÉVY. PREMIER LIVRE DE CONTES.

G.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (UN CAUCHEMAR)
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

PIERRE HAMP : LE RAIL (LA PEINE DES HOMMES).

VIEILLE HISTOIRE
Contes écrits dans le Nord.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE (RÉCIT).

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
Édition conforme au premier manuscrit.

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ.

CHARLES VILDRAC : DÉCOUVERTES.

MICHEL YELL : CAUËT.

THÉATRE :

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE (DRAME EN TROIS ACTES).

L'ANNONCE FAITE A MARIE
Mystère en quatre actes et un prologue.

J. COPEAU et J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après DOSTOIEVSKY.

HENRI GHÉON : LE PAIN
Tragédie populaire en quatre actes et cinq tableaux
Représentée au Théâtre des Arts.

FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH
Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

EMILE VERHAEREN : HELÈNE DE SPARTE
Tragédie lyrique en quatre actes.

GEORGES DUHAMEL : DANS L'OMBRE DES STATUES
pièce en 3 actes, représentée pour la première fois sur le Théâtre National de l'Odéon, le 26 octobre 1912.

CRITIQUE :

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgski, Debussy, etc.)

Volume in-8 Tellière 5 fr.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE
Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 ex.

Volumes in-8 couronne 2 fr. 50

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES.

COVENTRY PATMORE : POÈMES
Traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALERY LARBAUD.

SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

PAUL CLAUDEL : CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ. CANTATE A TROIS VOIX.

ALBERT THIBAUDET : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ.

STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES
Édition complète comprenant plusieurs poèmes inédits et un portrait.

LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A POUR COLLABORATEURS HABITUELS :

François-Paul Alibert, Michel Arnauld, Henri Bachelin, Jean-Richard Bloch, Paul Claudel, Jacques Copeau, Jean Dominique, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Léon-Paul Fargue, Henri Ghéon, André Gide, Jean Giraudoux, Pierre Hamp, Valery Larbaud, O. W. Milosz, Francis de Miomandre, Comtesse de Noailles, Edmond Pilon, Jacques Rivière, André Ruyters, Jean Schlumberger, André Suarès, Jérôme et Jean Tharaud, Albert Thibaudet, Emile Verhaeren, Camille Vettard, Francis Vielé-Griffin, Charles Vildrac.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

qui, à l'origine, paraissait sur 75 à 100 pages
offre aujourd'hui à ses lecteurs des nos de 200 pages

Chacun de ses numéros contient :

Un article de critique générale ou de discussion,
Des poèmes,
Un essai ou une nouvelle,
Un roman,
La Chronique de Caërdal, par André Suarès;
Une chronique de la littérature, par Michel Arnauld ; ou par Albert Thibaudet;
Une chronique de poèmes, par Henri Ghéon ;
Une chronique des romans, par Jacques Copeau ;
Une chronique du théâtre, par Jean Schlumberger ;

Des notes critiques sur les manifestations littéraires ou artistiques les plus intéressantes. Une revue des Revues françaises et étrangères.

DEPUIS SA FONDATION (FÉVRIER 1909)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A PUBLIÉ :

Charles Blanchard,
Le Journal de la XX^e année,
Les Lettres de Jeunesse, de CHARLES-LOUIS PHILIPPE ;
L'Hymne du Saint-Sacrement,
Trois Hymnes,
L'Otage,
L'Annonce faite à Marie, de PAUL CLAUDEL ;
Michel-Ange,
Les Heures du Soir,
Trois Poèmes, d'ÉMILE VERHAEREN ;
La Porte Etroite,
Isabelle,
Le Journal sans dates, d'ANDRÉ GIDE ;
La Fête Arabe, de JÉRÔME et JEAN THARAUD ;
Fermina Marquez,
Rose Lourdin, de VALERY LARBAUD ;
Jacques l'Egoïste, de JEAN GIRAUDOUX ;
L'Inquiète Paternité, de JEAN SCHLUMBERGER.

Il est envoyé un numéro spécimen
à quiconque en fait la demande.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT
NOVEMBRE MIL NEUF CENT DOUZE PAR
" THE ST. CATHERINE PRESS LTD. "
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE

239114
50

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 003417234b

CE PQ 2625
.I558M5 1913
COO MILOSZ, OSCA MIGUEL MANAR
ACC# 1238051

UBC/OP OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 03 03 04 16 3

nrf